



LES2SCÈNES
SCÈNE
NATIONALE
DE BESANCON

Cinéma

janvier - février 2023

Sommaire

- p.6 **Jean-Luc Godard**
du 7 au 24 janvier au Kursaal
- p.13 **Faut voir!** *Citizen Kane*
7, 10 & 13 janvier au Kursaal
- p.14 **Michael Mann**
du 8 janvier au 1^{er} février au Kursaal
- p.20 **Nuit Trilogie Qatsi**
vendredi 13 janvier dès 19h au Kursaal
- p.22 **Exils** *La Traversée / La Cour de Babel / Limbo / Welcome*
du 16 janvier au 7 février au Kursaal
- p.24 **Ciné-spectacle** *Buster*
17 & 18 janvier au Théâtre Ledoux
- p.25 **Cinékinô** *L'Âme sœur*
25, 31 janvier & 1^{er} février au Kursaal
- p.26 **Cinéma en région** *Essaimons-nous*
dimanche 29 janvier à 17h au Kursaal
- p.27 **Acid pop** *Ghost Song*
2 & 6 février au Kursaal
- p.28 **Vacances au cinéma**
du 9 au 15 février à l'Espace

Les invités du cinéma

Laure Nuninger, spectatrice
Citizen Kane (Faut voir!), samedi 7 janvier à 18h30
& mardi 10 à 20h

Bamchade Pourvali, docteur en cinéma, auteur
Conférence *Le style Godard*, lundi 9 janvier à 18h15;
présentation de *Vivre sa vie* à 20h

Jean-Luc Clairet, journaliste
Nuit Trilogie Qatsi, vendredi 13 janvier dès 19h

Association Poursuivre
La Traversée, mardi 17 janvier
La Cour de Babel, mardi 24 janvier
Limbo, mardi 31 janvier
Welcome, mardi 7 février

Axel Cadieux, journaliste, auteur, rédacteur en chef
adjoint du magazine *SoFilm*
Miami Vice – Deux flics à Miami (Michael Mann),
mardi 24 janvier à 20h

Ida Hekmat, maîtresse de conférences, département
d'allemand de l'université de Franche-Comté
L'Âme sœur (Cinékinô), mercredi 25 janvier à 14h15
& mardi 31 janvier à 20h

L'Aparr, association des professionnels du cinéma
et de l'audiovisuel en Bourgogne-Franche-Comté
Laure Saint-Hillier, réalisatrice
Essaimons-nous (Cinéma en région),
dimanche 29 janvier à 17h

ACID, association du cinéma indépendant pour
sa diffusion
Nicolas Peduzzi, cinéaste
Ghost Song (Acid pop), jeudi 2 février à 20h

au Kursaal

janvier

sa 7	14h30	Vivre sa vie + Charlotte et son jules	p. 7
	16h30	Le Mépris	p. 8
	18h30	Citizen Kane <i>présentation</i>	p. 13
di 8	15h30	Hacker	p. 15
	18h	Public Enemies	p. 15
lu 9	14h15	Pierrot le fou	p. 9
	16h30	2 ou 3 choses que je sais d'elle	p. 10
	18h15	<i>Conférence Le style Godard entrée libre</i>	p. 6
	20h	Vivre sa vie + Charlotte et son jules <i>présentation</i>	p. 7
ma 10	14h15	Le Mépris	p. 8
	16h30	Ici et Ailleurs + Une histoire d'eau	p. 10
	18h15	2 ou 3 choses que je sais d'elle	p. 10
	20h	Citizen Kane <i>présentation</i>	p. 13
me 11	16h45	Prénom Carmen	p. 11
	18h30	Ici et Ailleurs + Une histoire d'eau	p. 10
	20h	Le Mépris	p. 8
je 12	18h	Hacker	p. 15
	20h30	Public Enemies	p. 15
ve 13	16h	Citizen Kane	p. 13
	18h	<i>Café-ciné entrée libre</i>	
	19h	Koyaanisqatsi <i>présentation</i>	p. 21
	21h15	Powaqqatsi <i>présentation</i>	p. 21
di 15	23h45	Naqoyqatsi <i>présentation</i>	p. 21
	15h	Miami Vice – Deux flics à Miami	p. 16
	17h30	Heat	p. 17
lu 16	16h30	Hélas pour moi	p. 11
	18h15	La Traversée	p. 22
	20h	Pierrot le fou	p. 9
ma 17	10h	La Traversée <i>discussion & analyse à 14h</i>	p. 22
	16h30	La Traversée	p. 22
	18h15	JLG/JLG, autoportrait de décembre + Tous les garçons s'appellent Patrick	p. 12
lu 23	16h30	JLG/JLG, autoportrait de décembre + Tous les garçons s'appellent Patrick	p. 12
	18h15	Manhunter	p. 18
	20h30	Prénom Carmen	p. 11
ma 24	10h	La Cour de Babel <i>discussion & analyse à 14h</i>	p. 22
	18h15	Hélas pour moi	p. 11
	20h	Miami Vice – Deux flics à Miami <i>présentation & analyse</i>	p. 16

me 25	14h15	L'Âme sœur <i>présentation</i>	p. 25
	16h30	Heat	p. 17
	20h	Manhunter	p. 18
di 29	15h	Limbo	p. 23
	17h	Essaimons-nous <i>rencontre entrée libre</i>	p. 26
lu 30	14h	La Cour de Babel	p. 22
	18h15	Le Solitaire	p. 19
	20h30	Le Dernier des Mohicans	p. 19
ma 31	10h	Limbo <i>discussion & analyse à 14h</i>	p. 23
	18h15	La Cour de Babel	p. 22
	20h	L'Âme sœur <i>débat</i>	p. 25

février

me 1^{er}	14h	Le Dernier des Mohicans	p. 19
	17h	<i>Café-ciné entrée libre</i>	
	18h15	L'Âme sœur	p. 25
je 2	20h30	Le Solitaire	p. 19
	17h	Limbo	p. 23
lu 6	20h	Ghost Song <i>soirée Acid pop</i>	p. 27
	16h30	Ghost Song	p. 27
	18h15	Welcome	p. 23
ma 7	20h30	Limbo	p. 23
	10h	Welcome <i>discussion & analyse à 14h</i>	p. 23

au Théâtre Ledoux

janvier

Ciné-spectacle

ma 17	20h	Buster	p. 24
me 18	19h	Buster <i>audiodescription</i>	p. 24

à l'Espace

février

Vacances au cinéma

je 9	10h30	Vive le vent d'hiver	p. 28
	14h30	Ombre et lumière, tout court	p. 30
	15h45	Piletta Louise <i>fiction radiophonique</i>	p. 30
ve 10	10h30	La Balade de Babouchka	p. 28
	14h30	Vanille	p. 29
sa 11	15h30	<i>Goûter musical antillais</i>	p. 29
	10h30	C'est magic! À la baguette!	p. 29
di 12	14h30	Yuku et la fleur de l'Himalaya	p. 29
	16h	Le Château ambulante	p. 30
lu 13	10h	Vive le vent d'hiver	p. 28
	11h	C'est magic! À la baguette!	p. 29
ma 14	10h30	La Balade de Babouchka	p. 28
	14h30	Le Château ambulante	p. 30
	10h30	Vive le vent d'hiver	p. 28
me 15	14h30	Yuku et la fleur de l'Himalaya	p. 29
	15h45	Piletta Louise <i>fiction radiophonique</i>	p. 30
me 15	10h	Ombres chinoises animées <i>atelier</i>	p. 30
	10h30	C'est magic! À la baguette!	p. 29
	14h30	Vanille	p. 29
	16h	Ombre et lumière, tout court	p. 30

tarifs

Ciné à l'unité

Plein tarif	5 €
Tarif réduit *	4 €
Tarif spécial **	3 €
Vacances au cinéma	3 €

Carte cinéma (10 places)

Plein tarif	40 €
Tarif réduit *	35 €
Tarif spécial **	25 €

* Personnes de 65 ans et plus, détenteurs de la carte Famille nombreuse, personnes en situation de handicap, abonnés annuels Ginko, sur présentation d'un justificatif. | ** Jeunes de moins de 26 ans, bénéficiaires des minima sociaux, demandeurs d'emploi et détenteurs de la carte Avantages Jeunes, sur présentation d'un justificatif.

Informations : 03 81 87 85 85

www.les2scenes.fr | cinema@les2scenes.fr

Suivez-nous sur Facebook & Instagram

  @cinéma Les 2 Scènes



Café-ciné

Pour être informés en amont ou participer aux choix de programmation à venir, en savoir plus sur les films et sur ce que propose votre cinéma, le café-ciné est un espace privilégié de discussions et d'échanges entre le programmateur et les spectateurs.

Les prochains café-ciné au Kursaal (entrée libre)

vendredi 13 janvier à 18h
mercredi 1^{er} février à 17h

du 7 au 24 janvier au Kursaal

Jean-Luc Godard

Combien y a-t-il de Godard(s) ? Celui de la Nouvelle Vague et des années 1960, le Godard « culte » d'*À bout de souffle* et de *Pierrot le fou* ? Celui qui offrit à Belmondo et à Bardot leurs plus beaux rôles ? Celui du *Mépris*, film que les anti-Godard encensent pour rejeter le reste ? Ou le militant maoïste de l'après 68, dont on a prétendu qu'il avait abandonné le cinéma ? Ou celui qu'on a vu dans les années 1980 à la télévision ou à Cannes, paradoxal et provocateur. Ou l'auteur de *Prénom Carmen*, *Je vous salue, Marie*, *Passion*, *Nouvelle Vague*, et les monumentales *Histoire(s) du Cinéma* : des films exigeants, donc mal aimés, où la beauté la plus fulgurante surgit des réflexions les plus profondes. Il n'y a pas qu'un seul Godard, volontaire, déterminé, obstiné, bâtissant film après film une des œuvres phares du cinéma mondial. Il est cinéaste comme Picasso est artiste : le cinéma l'habite. Godard, c'est le cinéma. — François Nemer, *Godard (Le cinéma)*, coll. Découvertes, Gallimard, 2006.



lundi 9 janvier à 18h15 – entrée libre

Conférence Le style Godard

par Bamchade Pourvali

1h30 environ

Critique avant d'être cinéaste, Jean-Luc Godard se fait connaître dès les années 50 par son style. Devenu réalisateur, il invente une forme qui mêle fiction et documentaire, bousculant les genres cinématographiques qu'il revisite avec brio. Adeptes du montage et de la citation aussi bien cinématographique, littéraire, musicale ou picturale, il s'intéresse à la vidéo qui devient un de ses instruments de création à partir des années 70.

De l'argentique au numérique, son œuvre se développe dans une évolution permanente et une pratique du cinéma toujours renouvelée. C'est ce style, fait de ruptures et de continuités, que nous essayerons de définir à travers des extraits de films traversant toutes ces périodes d'*À bout de souffle* (1960) au *Livre d'image* (2018).

Bamchade Pourvali est docteur et enseignant en cinéma. Spécialiste de l'essai filmé et du cinéma iranien, il est l'auteur de livres consacrés à Chris Marker (Cahiers du cinéma, 2003), Jean-Luc Godard (Séguier, 2006) et Wong Kar-wai (Amandier, 2007). Il dirige le site Iran ciné panorama consacré à l'histoire et à l'actualité du cinéma iranien.

samedi 7 janvier à 14h30 | lundi 9 à 20h

Vivre sa vie

1h20, France, 1962

avec Anna Karina, Sady Rebbot, André Labarthe
Prix spécial du jury et Prix de la Critique – Festival de Venise 1962

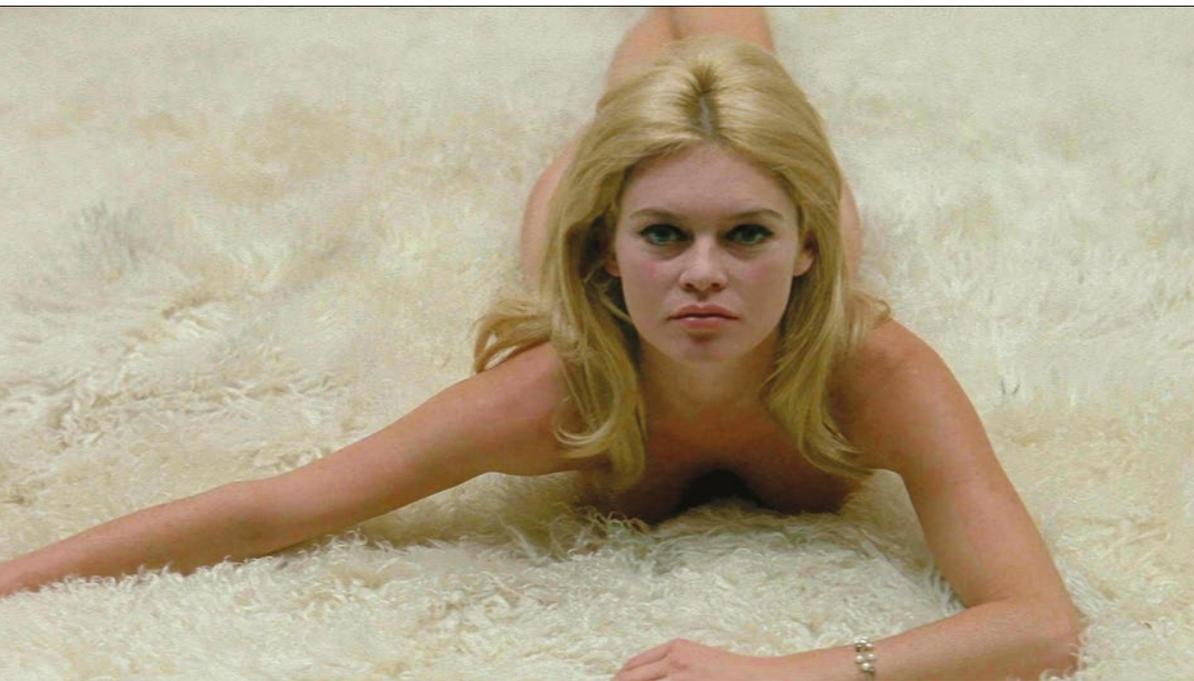
Nana, une vendeuse, mène une vie monotone et joint difficilement les deux bouts. Même si elle éprouve pour lui une certaine tendresse, elle s'ennuie avec son ami Paul, un journaliste raté. En manque d'argent, Nana accepte la proposition d'un inconnu. Elle se prostitue pour la première fois...

Liberté absolue. C'est la première réflexion qui vient à l'esprit après la (re)découverte du quatrième long métrage de Jean-Luc Godard. Liberté de ton, liberté dans les thèmes abordés, liberté de jeu d'Anna Karina, liberté dans les ruptures de style. Faux documentaire sur le quotidien d'une jeune femme glissant peu à peu vers la prostitution, *Vivre sa vie* offre surtout le point de vue radical d'un artiste sur

le médium cinématographique, la sexualité et la servitude du capitalisme. Découpé en douze chapitres, indiquant chacun le déroulement et le lieu de l'action, le film plonge son héroïne dans un Paris capté sur le vif par une caméra virtuose, personne à part entière de l'univers godardien. Impulsive et imprévisible, la caméra n'est pas destinée à susciter un effet de style, mais à sonder le regard des gens et à dépeindre le mystère des âmes. En effet le cinéaste, brisant par là même la convention du cinéma, rappelle au spectateur l'artificialité du dispositif pour mieux cerner la vérité intérieure d'un être. Anna Karina est éblouissante. Pour capter la fraîcheur de son jeu, Godard – à qui elle était alors mariée – refusait de lui donner son texte jusqu'au dernier moment et ne tournait le plus souvent qu'une seule prise. Avec sa peau de porcelaine, son regard inquiet et sa coupe de cheveux à la Loulou, elle semble improviser devant la caméra du cinéaste. On n'a qu'une seule envie : revoir le film, encore et encore. — *Solaris*

→ précédé du court métrage *Charlotte et son Jules*, 13 min, 1958

→ présenté par Bamchade Pourvali, lundi 9



samedi 7 janvier à 16h30 | mardi 10 à 14h15 | mercredi 11 à 20h

Le Mépris

1h43, France, Italie, 1963

avec Brigitte Bardot, Michel Piccoli, Jack Palance

Paul Javal, un scénariste français, contribue à l'adaptation de *L'Odyssee* par Fritz Lang. Lorsque son épouse Camille le rejoint à Rome pour le tournage du film, Paul ne tarde pas à s'apercevoir que la jeune femme s'attire les faveurs du producteur.

Godard aurait pu baptiser son film *La Nuit américaine*, dix ans avant Truffaut. D'abord parce qu'il précède son confrère dans la dissection du cinéma, un monde parallèle tenté d'en envahir un autre, jaloux et jalosé: la vie. Et surtout parce qu'il affirme que le cœur des hommes peut s'assombrir en plein soleil, comme on peut filmer la nuit en plein jour. Godard contemple le déclin du cinéma et de l'amour, irrémédiablement liés.

Une scène mêle à merveille ces chutes abyssales : Prokosch attire Camille vers une minuscule fenêtre, qui ouvre sur la mer, réduite à quelques centimètres carrés. Inconsciemment, le producteur balourd signe l'arrêt de mort du cinéma, remplacé par la télévision, et celui de l'amour de Camille pour son mari, remplacé par le fourvoiement infidèle. Pourtant, jamais ne pointe l'amertume. Godard est un désespéré optimiste. La magie de ses images, bercées par les plus beaux échos de violon que Delerue ait composés, prouve qu'il ne croit pas à la mort du septième art. Godard a beau cacher ironiquement le visage de B.B. derrière des branchages alors qu'elle lit un ouvrage d'art, son sens du cadrage atteste combien il sut saisir les vertus rayonnantes de l'actrice. Déesse vivante, filmée au côté de statues de l'Antiquité, elle offre son rôle le plus envoûtant, le plus énigmatique.

— Marine Landrot, *Télérama*



lundi 9 janvier à 14h15 | lundi 16 à 20h

Pierrot le fou

1h55, France, Italie, 1965

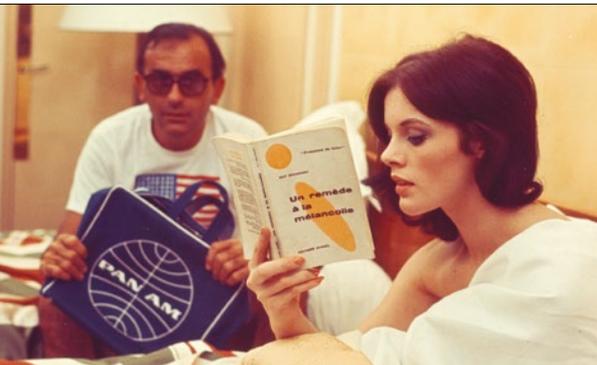
avec Jean-Paul Belmondo, Anna Karina, Dirk Sanders

Ferdinand, marié à une femme riche, s'ennuie. Au cours d'une soirée, il rencontre Marianne, une étudiante qu'il a connue cinq ans auparavant. Délaissant son épouse, il s'entiche de la belle et s'installe avec elle. Mêlée à des affaires louches, Marianne contraint le couple à entrer dans la clandestinité...

Solitude, fatigue, ratage, trahison, chagrin, intermittence du cœur, suicide. Le fond est cafardeux. La forme, elle, est affamée. C'est une boulimie d'art : BD, romans américains, série noire, musique symphonique, twist, chansonnette, peinture espagnole, pop art, lettrisme, architecture, poésie, mode, pub : vingt ans avant le *sampling*, Godard pratique l'accumulation, le court-circuit, le collage, le recyclage.

Il est jeune, dingue amoureux des hanches d'Anna, il fonce vers l'absolu, emprunte, donne énormément. Du Technicolor, de la Côte d'Azur, de l'action, de l'amour, de la haine, en veux-tu, en voilà. Le cinéma ? De l'émotion. C'est l'ami Samuel Fuller qui le dit...

Pierrot le fou est le plus romantique et le plus romanesque des films de Godard. Entre éloge et fracture, enthousiasme et dérision, l'auteur balance, mais c'est le lyrisme – mélancolique – qui l'emporte. Parce que l'art sert à passionner le désert de la vie, Ferdinand et Marianne s'imaginent en personnages – elle persiste à l'appeler Pierrot –, jouent à s'aimer, s'aiment vraiment, s'ennuient, se perdent de vue et se retrouvent, hélas trop tard. Le hurlement de désespoir de Belmondo – la poignée de secondes la plus viscéralement tragique de sa carrière ? – fait mal. Aussi mal que, dans la vraie vie, l'éloignement de Karina qui abandonne son pygmalion. — Jacques Morice, *Télérama*



lundi 9 janvier à 16h30 | mardi 10 à 18h15

Deux ou trois choses que je sais d'elle

1h27, France, 1967
avec Marina Vlady, Anny Duperey

Dans le paysage gris et bétonné de la banlieue parisienne habite Juliette Janson, une jeune mère au foyer. Seule son amie Marianne, coiffeuse, connaît son secret. En effet, l'après-midi, lorsque son mari travaille et que son fils Christophe est à l'école, Juliette se prostitue pour arrondir ses fins de mois.

Godard ne filme pas ce qui sépare un homme d'une femme mais ce qui sépare la femme d'elle-même, et les obstacles sont trop lourds pour qu'il se montre optimiste. Guidé par une splendide intuition, il semble suggérer que suivre vingt-quatre heures de la vie d'une femme est le meilleur moyen de fondre deux questions en une : « qu'est-ce qu'une femme ? » égale « qu'est-ce que c'est la France ? ». C'est celle, pop et étouffée d'objets, de *Deux ou trois choses que je sais d'elle* où la ménagère et la prostituée forment les deux faces métaphoriques d'une même condition féminine sous l'ère capitaliste. Aucun autre film n'a aussi bien saisi la femme au milieu des choses, et les choses autour de la femme (bâtiments, publicités, marques, vêtements, meubles) qui finissent par entrer dans son paysage intérieur. C'est l'idée, dit Godard, que pour vivre dans la société parisienne d'aujourd'hui, on est forcé, à quelque niveau que ce soit, à quelque échelon que ce soit, de se prostituer d'une manière ou d'une autre, ou encore de vivre selon les lois qui rappellent celles de la prostitution.
— Murielle Joudet, *Cahiers du Cinéma*

→ suivi de la conférence **Le style Godard** par Bamchade Pourvali, lundi 9 à 18h15

mardi 10 janvier à 16h30 | mercredi 11 à 18h30

Ici et Ailleurs

Jean-Luc Godard, Anne-Marie Miéville – 53 min, France, 1976

Ici, c'est une famille de Français moyens devant leur télévision. Ailleurs, ce sont des combattants palestiniens filmés dans leur vie quotidienne, leur entraînement, leur mort. Godard et Miéville utilisent ces images pour remettre en question la communication faisant la texture même du film.

Jean-Luc Godard, Jean-Pierre Gorin, membres du Groupe Dziga Vertov, reçoivent en 1970 une commande du comité central de l'Organisation de libération de la Palestine (OLP) d'un film sur le camp palestinien d'Amman en Jordanie. Le film qui devait s'intituler *Jusqu'à la victoire* est mis de côté. Quatre ans plus tard, Miéville et Godard reprennent ces images, proposent un nouveau montage, avec désormais pour titre *Ici et Ailleurs*, incluant, entre autres, de nouvelles traductions de l'arabe parlé par les protagonistes filmés à l'époque et qui laissent apparaître une réalité manipulée à plusieurs niveaux. Le film est une réflexion sur le sens et la portée des images, leur possible manipulation, le trucage de l'information et le mensonge du cinéma.

→ précédé du court métrage **Une histoire d'eau**, 12 min, 1958

mercredi 11 janvier à 16h45 | lundi 23 à 20h30

Prénom Carmen

1h25, France, 1983
avec Maruschka Detmers, Jacques Bonaffé, Myriem Roussel
Lion d'or – Mostra de Venise 1983

Carmen demande à son oncle Jean de lui prêter sa villa normande sous prétexte d'y prêter un documentaire. En fait, Carmen a menti : la maison doit lui servir de refuge après le hold-up d'une grande banque. Joseph, un gendarme, est amoureux fou de Carmen. Lorsqu'il vient l'arrêter, il cède à sa passion...

Ses films m'impressionnent, provoquent en moi des sensations, des émotions, laissent des empreintes. Comment éviter le piège du commentaire-mode d'emploi, éviter le ridicule des sous-titres ? En évoquant les images que provoquent ses images, peut-être. Des images caressées par des musiques. Ou en utilisant, comme lui, le langage de la passion : « On ne peint jamais ce que l'on voit ou croit voir. On peint à mille vibrations le coup reçu », a dit Nicolas de Staël. Surtout, je vois God-Art. Une idée par plan, parfois plusieurs, feu d'artifices. Les coups de flingues de la bande à Carmen filmés comme un opéra où la violence convulsive est réduite à l'épure. Les corps nus, tourmentés, de ceux qui s'aiment à leur cœur défendant, comme dans un polar réglé par Pina Bausch : coups, gifles, tapes, frotti-frotta d'un rapport sensuel et blafard.
— Jean-Luc Douin, *Télérama*, 1984

lundi 16 janvier à 16h30 | mardi 24 à 18h15

Hélas pour moi

1h20, France, Suisse, 1992
avec Gérard Depardieu, Laurence Masliah, Bernard Verley

Abraham Klimt, un éditeur, arrive dans une petite ville suisse où se côtoient de nombreux personnages pour enquêter sur un miracle dont ces lieux ont été récemment le théâtre. On dit que Rachel, la femme de Simon Donnadié, le restaurateur, a vu revenir un soir son mari, pourtant parti en voyage d'affaires. Elle s'est donnée à lui, non sans réticence et non sans comprendre le lendemain qu'elle avait passé la nuit dans les bras d'un « dieu » soucieux de connaître l'amour humain. Mais qui le dit ? Le joueur de tennis, le professeur, ses élèves, le libraire, le médecin, le pasteur ? Au fil de ses recherches, Klimt recueille des fragments de vérité difficiles à relier tandis qu'il contemple la beauté des paysages helvétiques...

C'est toujours émouvant, un homme – un cinéaste – à la recherche de certitudes : que l'image ait encore un sens, par exemple, et que l'icône soit autre chose qu'une image. C'est toujours émouvant, un homme – un cinéaste – qui a l'humour de faire aboyer le chien Fido à la fin de son générique, mais qui, en même temps, invente un Lemmy Caution 1993, baptisé Abraham Klimt (Bernard Verley). Il enquête, le détective, sur les pages manquantes d'un livre, qui, s'il les retrouvait, lui apporteraient peut-être la révélation. C'est toujours émouvant, en somme, de voir un homme – un cinéaste – filmer le doute. Le doute permanent. Le doute obstiné. Le doute, sans doute.
— Pierre Murat, *Télérama*, 1993



mardi 17 janvier à 18h15 | lundi 23 à 16h30

JLG/JLG, autoportrait de décembre

55 min, France, Suisse, 1995

Jean-Luc Godard se filme dans sa maison et parmi les paysages enneigés du lac Léman. Le réalisateur se livre comme dans un journal à sa propre caméra. Par des silences, des citations de films ou des pensées, il fait pénétrer le spectateur dans le lieu intime et infini de sa pensée.

JLG/JLG n'est pas une autobiographie, mais un autoportrait comme les conçoit Godard, à partir de collages et de surimpressions sonores. Dans cet immense puzzle bigarré qu'est le monde intérieur de Jean-Luc Godard, chacun se reconnaît ici ou là. Et c'est soudain la joie de la connivence, la rencontre d'une amitié possible. Godard, assis devant sa table, chausse ses lunettes et prend sa plume pour dénoncer l'imposture que représente, aujourd'hui, le mot culture. À sa manière : provocante et drôle. Mais aussi étonnamment juste.

→ précédé du court métrage *Tous les garçons s'appellent Patrick*, 19 min, 1957

samedi 7 janvier à 18h30 | mardi 10 à 20h |
vendredi 13 à 16h au Kursaal

Faut voir!

Le choix du spectateur

Cet espace de programmation est le vôtre : il offre la possibilité de proposer un film qui vous est précieux et que vous rêvez de voir projeté sur le grand écran de votre cinéma pour le partager avec d'autres spectateurs.



Citizen Kane

Orson Welles – 2h, États-Unis, 1941
avec Orson Welles, Joseph Cotten, Dorothy Comingore

Le milliardaire Charles Foster Kane, magnat de la presse, vient de mourir dans sa fabuleuse propriété de Xanadu en prononçant un seul mot : « Rosebud ». À partir de cette maigre piste, le reporter Thompson va tenter de reconstituer la vie de cet étrange personnage.

Rarement un film aura autant fait consensus. Quintessence du septième art et du génie d'Orson Welles, il est considéré comme le plus grand film de tous les temps, notamment par l'American Film Institute. Le premier long métrage d'un jeune homme de 26 ans, qui s'érige en maître de la pellicule, bousculant le « cinéma de papa » d'un Hollywood engoncé dans les codes du film noir. *Casablanca* ne sortira qu'un an plus tard, mais l'âge d'or a déjà trouvé son meilleur ambassadeur. « Rosebud » : cette réplique culte, prononcée en ouverture de *Citizen Kane* donne le ton, celui de la mélancolie.

→ présenté par Laure Nuninger, spectatrice, samedi 7 & mardi 10 → suivi du café-ciné, vendredi 13 à 18h



du 8 janvier au 1^{er} février au Kursaal

Michael Mann

L'œuvre de Mann passionne aujourd'hui, parce qu'elle concerne le régime contemporain des images tout en renouant depuis le début et à sa façon avec la vigilance ou l'éthique du cinéma des années 70. Les images séductrices qui hantent et défient ses personnages sont aussi la matière même des films du cinéaste et leur beauté les désigne à notre regard comme suspects. Michael Mann filme comme d'autres font du surf. C'est par l'image (élégance des formes) qu'il séduit son spectateur, le captive et l'incite, par les moyens mêmes de son cinéma et le temps de la projection, à accéder

à la perception critique de son adhésion sensorielle. Le cinéaste, conscient de participer depuis plus de trente ans au flux planétaire des images, d'alimenter les circuits de la fiction, de faire proliférer le réseau d'un régime visuel dominant, propose à celui qui regarde ses films d'éprouver un double sentiment d'aboutissement de l'image-action et de son retournement à force de perfection inédite. Il ne s'agit plus, comme du temps de Peckinpah, Scorsese ou De Palma, d'interroger le statut de l'image par démontages, salissures ou morcellements, mais de parvenir au même résultat en accédant par la technique à une esthétique étrangement aboutie. Catharsis et mise à distance: Mann souhaite faire accéder chacun à une réflexion sur la nature de son émotion. Par là, il n'a pas renoncé à changer le monde, mais à la manière des flics de *Miami Vice*, «infiltré» au cœur du Système et de la rétine du spectateur. — Bernard Benoliel, *La Cinémathèque française*



dimanche 8 janvier à 15h30 | jeudi 12 à 18h

Hacker [Blackhat]

2h13, États-Unis, 2015
avec Chris Hemsworth, Tang Wei, Leehom Wang

Un prisonnier bénéficiant d'une remise en liberté est engagé par les gouvernements américains et chinois pour rejoindre une équipe d'informaticiens composée de membres des deux nations. Leur objectif est de démanteler un réseau de pirates informatiques qui sévit dans le monde entier, de Chicago à Jakarta...

Ce qui intéresse Michael Mann ici, ce n'est pas le hacking comme mécanisme technique, mais plutôt comme l'expression terminale d'un monde déréalisé, un monde sans univers palpable, sans frontière et sans héros, produisant chez le cinéaste un sentiment de mélancolie qui nimbe le film d'une épaisse voile de fatalité. Mais le prodige de *Hacker* est que cet accomplissement formel ne se fait pas aux dépens du récit ni de l'écriture du cinéaste, qui atteint une sophistication inédite, en particulier dans son traitement des personnages secondaires. Ils sont nombreux ici, telle cette femme flic endeuillée par les attentats du 11 Septembre, à laquelle le film rendra hommage via un plan fugace et bouleversant sur une tour lumineuse de Hong Kong; ou cette autre femme, complice et amante du héros, à qui Michael Mann offre la partition la plus vibrante de son *Hacker*. C'est grâce à elle que le personnage fantomatique de Chris Hemsworth (surnommé The Ghostman) se révélera enfin, et accomplira dans un dernier geste la destinée de toutes les grandes figures anar et romantiques du cinéma mannien: vivre hors la loi.

— Romain Blondeau, *Les Inrocks*

dimanche 8 janvier à 18h | jeudi 12 à 20h30

Public Enemies

2h20, États-Unis, 2009
avec Johnny Depp, Christian Bale, Marion Cotillard

Public Enemies est basé sur l'histoire vraie de John Dillinger, un braqueur de banque hors pair qui a sévi à de nombreuses reprises dans l'Amérique des années 30. Avancé comme «ennemi public numéro 1» par le patron du FBI, John Edgar Hoover, Dillinger sera traqué sans relâche par Melvin Purvis, l'un des agents fédéraux les plus efficaces.

Après *Miami Vice*, modernisation convaincante de la série culte des années 1980, Michael Mann s'attaque au film de gangster classique en filmant la chute désespérée de John Dillinger, l'un des plus grands braqueurs de banques des années 1930. Si les époques filmées changent, le style numérique, réaliste et précis, reste le même. Le cinéaste se fait cependant plus discret dans sa mise en scène qui gagne en épure et en beauté: *Public Enemies* est une œuvre noire au charme vénéneux qui pourra décevoir les habitués de l'esthétique flamboyante de Mann, mais qui ravira les amoureux d'un cinéma cohérent, traversé par des thèmes et des figures torturées, qui n'en finit pas de déconstruire avec talent le style hollywoodien. — Stéphane Caillet, *Critikat*



dimanche 15 janvier à 15h | mardi 24 à 20h

Miami Vice – Deux flics à Miami

2h13, États-Unis, Allemagne, 2005
avec Colin Farrell, Jamie Foxx, Gong Li

À la demande du FBI, Crockett et Tubbs, deux policiers, doivent infiltrer un gang néonazi de trafiquants de drogue. Après avoir neutralisé un passeur, ils rencontrent Jose Yero et lui proposent leurs services. Ils espèrent ainsi remonter jusqu'à Montoya, le chef du cartel, et l'abattre...

En adaptant *Deux flics à Miami*, la série des années 1980 d'Anthony Yerkovich, Michael Mann y apportait tout son sens du tragique et sa science de la lumière. Des deux personnages originels il reprend les noms, la couleur de peau et l'activité, mais c'est tout. Colin Farrell et Jamie Foxx ont ainsi

une façon originale de faire croire à leur complicité : ils ne s'adressent quasiment pas la parole. Michael Mann est longtemps passé pour un cinéaste peu sentimental et plutôt macho. Or il fait aussi des miracles avec l'idylle à haut risque entre Sonny et une Sino-Cubaine haut placée dans le cartel mafieux infiltré par les deux agents. Virée alcoolisée à La Havane, vraies-fausses confidences mélancoliques en haute mer : Gong Li et Farrell forment un couple irrésistible de tricheurs hypersexués, tous deux en sursis et le sachant. Le style éblouissant du film reste totalement paradoxal. D'un côté, un énorme travail de documentation apporte une véracité que la haute définition relaie. De l'autre, cette netteté hyperréaliste tend vers la vision hallucinatoire. Des affres d'une tuerie au grain de la peau sous les doigts, tout est trop vrai pour ne pas devenir suspect, étrange, stupéfiant. — Louis Guichard, *Télérama*



dimanche 15 janvier à 17h30 | mercredi 25 à 16h30

Heat

2h52, États-Unis, 1993
avec Al Pacino, Robert De Niro, Val Kilmer

En virtuose de l'attaque à main armée, Neil McCauley réussit une fois de plus un hold-up remarquable, organisé avec une précision extrême, que l'inconséquence d'un complice d'occasion, Waingro, qui abat deux vigiles en passant, transforme en échec. Le lieutenant Hanna remonte la piste de McCauley...

Il y a un avant et un après *Heat*, en matière d'usage à l'écran des armes à feu, à tel point que le film, très documenté, aurait à son tour inspiré les braqueurs... Parmi les séquences d'anthologie : le hold-up (le déluge de balles est transperçant), au milieu d'une artère de Los Angeles. Al Pacino, flic tenace, affronte Robert De Niro, à la tête d'un gang de braqueurs surarmés, technophiles, encore indépendants. Les deux monstres sacrés se cherchent, s'épient, se confondent aussi – ce thème du double et des rôles inversés parcourt tout le cinéma de Michael Mann. Un monde de « professionnels » obsédés par la maîtrise, dont les masques tombent grâce aux femmes, décidées, essentielles, bien qu'au second plan. Ce sont elles qui assurent la dimension lyrique. À la fois solide, fluide et gazeux, minéral et glacé, *Heat* a le goût amer d'un cinéma non plus peuplé de héros triomphants, mais de fantômes armés à la poursuite d'eux-mêmes. — Jacques Morice, *Télérama*



lundi 23 janvier à 18h15 | mercredi 25 à 20h

Manhunter

1h58, États-Unis, 1986
avec William L. Petersen, Kim Greist, Joan Allen

Will Graham, agent du FBI retiré depuis trois ans, était spécialisé dans le « profilage » (établissement du profil psychologique d'un criminel).

Mais Crawford, son ancien collègue, le supplie de reprendre du service. Un tueur psychopathe a déjà décimé deux familles et le talent particulier dont fait preuve Graham pour débusquer ce type de criminels est indispensable à la police.

Au péril de sa santé mentale, il se lance sur les traces d'un tueur en série.

Oubliez le titre français, *Le Sixième sens*, et pas seulement afin d'éviter une possible confusion avec le film de fantômes de Shyamalan. *Manhunter* entretient une autre ambiguïté : qui est le dit « chasseur d'homme » ? Le serial killer, prédateur implacable qui décime des familles aisées dans leur sommeil les nuits de pleine lune ? Ou le profiler du FBI - William L. Petersen, excellent - qui tente d'en retrouver la trace en se projetant dans son cerveau malade, au risque de s'y perdre ?

Renvoyer les deux hommes dans un jeu de miroirs où l'un et l'autre se confondent, jouer sur l'identification du flic et de sa proie, brouiller la frontière entre monstruosité et humanité, telles sont les lignes de force troublantes de ce thriller mental qui allait jeter les bases du style Mann : action, expérimentation visuelle, formalisme léché exaltant dans un bain de musiques planantes des univers urbains, nimbés d'éclats bleutés et de néons blafards. Avec cette façon aussi de distendre le récit comme pour le vider de sa substance, en l'infléchissant vers une forme d'abstraction à laquelle fait écho l'architecture moderniste des décors. Adapté du roman *Dragon rouge*, de Thomas Harris, où apparaît pour la première fois le personnage d'Hannibal Lecter, et réalisé au cœur des années MTV, *Manhunter* allie ainsi mélancolie languide, beauté irréelle des cadrages et esthétique inspirée du clip (usage du ralenti, de la répétition dans les scènes d'action). Une stylisation renvoyant le film à ce qu'il est : une traversée des apparences, où le monde déréalisé n'est plus que simulacres, surfaces, images.

— Nathalie Dray, *Libération*



lundi 30 janvier à 18h15 |
mercredi 1^{er} février à 20h30

Le Solitaire [Thief]

2h02, États-Unis, 1981
avec James Caan, Tuesday Weld, Willie Nelson

Après onze ans de prison, Frank, cambrioleur professionnel, rêve de mener une vie normale ; pour cela il doit en passer par un dernier vol. Entre la mafia de Chicago et la police corrompue, son travail va s'avérer plus difficile que prévu.

Si *Le Solitaire* reste l'un des meilleurs films de Mann, c'est parce que son esthétique clinquante est déjà au rendez-vous, moins les effets de signature, et qu'il faudra attendre ses expérimentations haute définition pour que le cinéaste apporte quelque chose de neuf à sa vision du néo film noir. Michael Mann est natif de Chicago, où se déroule *Le Solitaire*. Il connaît sur le bout des doigts sa ville, sa pègre et sa police et *Le Solitaire* bénéficie d'une approche ultra documentée sur les habitudes, les attitudes, les armes et l'outillage des gangsters qui irriguera par la suite ses autres polars ou ses thrillers high-tech. Cela ne rend pas le cinéma de Mann réaliste pour autant. La musique planante du groupe rock allemand Tangerine Dream est là pour l'attester. Dès *Le Solitaire*, Mann opte pour le maniérisme et peaufine un cinéma d'ambiances urbaines, avec un goût pour les images nocturnes, les déplacements en voitures et les éclairages au néon. *Le Solitaire* ne fait pas exception à la règle, il ouvre même la voie à *Manhunter* et à *Heat*, sans oublier l'influence considérable qu'il a pu avoir sur le *Drive* de Nicolas Winding Refn, réalisé trente ans plus tard.

— Olivier Père, *Arte*



lundi 30 janvier à 20h30 | mercredi 1^{er} février à 14h

Le Dernier des Mohicans

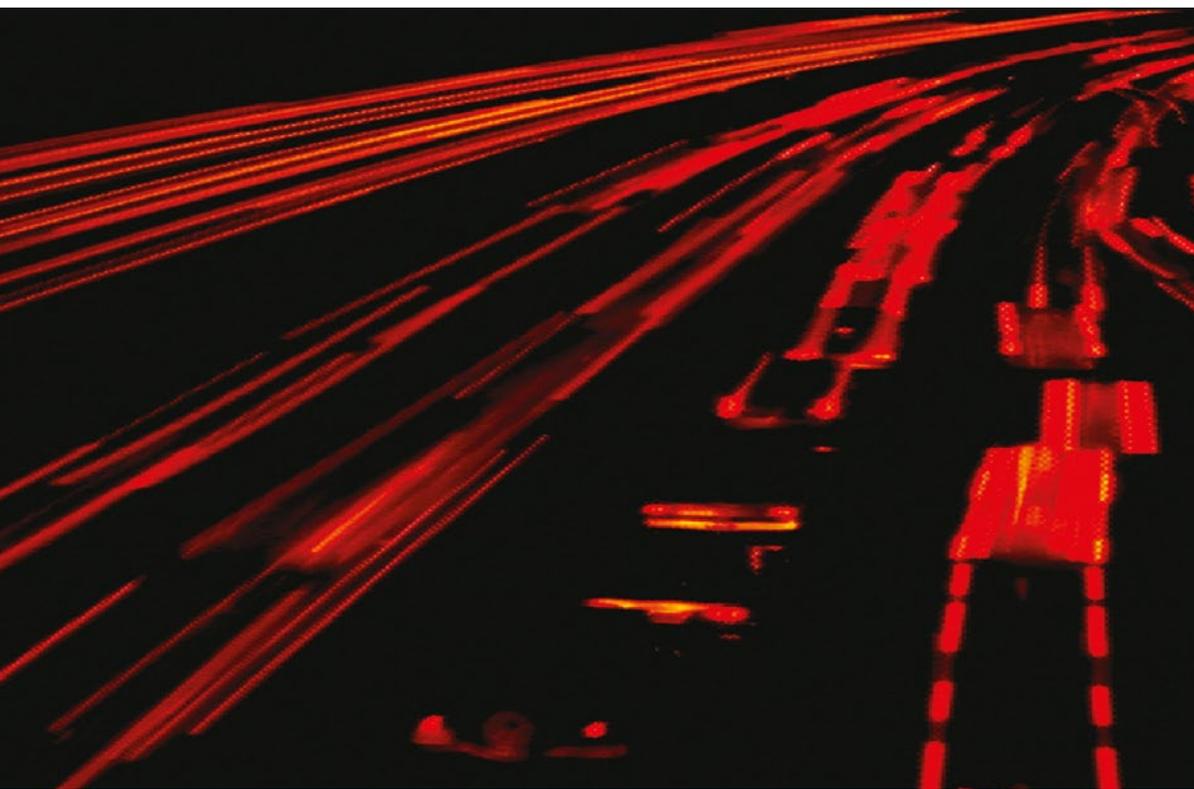
1h54, États-Unis, 1991
avec Daniel Day-Lewis, Madeleine Stowe, Jodhi May

1757, État de New York. Français et Anglais se livrent bataille pour posséder les territoires indiens. Les premiers, sous les ordres du marquis de Montcalm, assiègent le fort William Henry, que commande le colonel britannique Munro. Les deux filles de celui-ci tombent dans une embuscade...

On n'attendait pas forcément Michael Mann aux commandes d'un film historique rapidement étiqueté « film en costumes ». Dès l'ouverture, Michael Mann annonce un cinéma du sensitif et du romanesque. La réussite du *Dernier des Mohicans*, ce qui en fait un film essentiel autant comme pièce autonome que comme une pierre complémentaire à l'édifice de la filmographie éclatante de sens de Michael Mann, c'est son aboutissement esthétique. « Je n'ai pas voulu prendre une histoire datant de 1757 et la transposer en 1991, pour en faire une métaphore de l'époque actuelle. C'est tout le contraire : utiliser notre compréhension de ces cultures et utiliser une perspective contemporaine pour nous faire revivre plus intensément la réalité complexe de cet univers ». Avec cette permanence des multiples niveaux de lecture, *Le Dernier des Mohicans* est une réussite absolue. Le film relève le défi de combler les attentes dressées par les grands films d'aventures hollywoodiens, tout en ménageant des plages de pauses contemplatives et métaphysiques magnifiées par un auteur au sens du signifiant et esthétisant plus qu'aigu. Somptueux !

— Nicolas Lochon, *À voir, à lire*

→ suivi du café-ciné, mercredi 1^{er} février à 17h



vendredi 13 janvier dès 19h au Kursaal – de 2,50 € à 5 € la séance, de 5 € à 10 € la Trilogie

Nuit Trilogie Qatsi

Dans le cadre du Focus Philip Glass aux 2 Scènes, la Trilogie cinématographique des Qatsi (*Koyaanisqatsi*, *Powaqqatsi*, *Naqoyqatsi*) est projetée dans sa continuité et dans son intégralité : trois films cultes aux images inoubliables, réalisés sur 20 ans entre 1982 et 2002, qui ont réinventé la collaboration réalisateur / compositeur. Les dialogues laissent la parole à une musique composée pour trois instrumentarium spécifiques : *Koyaanisqatsi* a été conçu pour les sonorités synthétiques du Philip Glass Ensemble, *Powaqqatsi* invente la World Music, *Naqoyqatsi* est magnifié par les volutes symphoniques du violoncelle de Yo-Yo Ma. Trois films où l'on peut « entendre les images et voir la musique ». Un moment ciné-musical, immersif et sensoriel, qu'il faut avoir vécu.



à 19h

Koyaanisqatsi [Life out of Balance]

Godfrey Reggio / Philip Glass – 1h25, États-Unis, 1982

La collaboration de Godfrey Reggio et de Philip Glass pour *Koyaanisqatsi* («la vie en déséquilibre», en hopi) aura été, en 1982, un véritable événement dans l'histoire des rapports entre musique et cinéma : le montage des images danse au rythme lancinant des formules mélodiques répétitives, dans l'alternance entre les visions d'une nature imposante et la folie des flux urbains.

à 21h15

Powaqqatsi [Life in Transformation]

Godfrey Reggio / Philip Glass – 1h42, États-Unis, 1988

Réalisé en 1987, *Powaqqatsi* («la vie en transformation», en hopi) montre, sous toutes les latitudes, les vies vécues par différents humains sur la même Terre : traditionnelles, harmonieuses et / ou rudes, dépendantes de la Nature ; ou modernes, confortables et / ou individualistes, dépendantes de la technologie consumériste. La beauté de l'artisanat, la délicatesse d'un tissu, l'intensité d'un regard d'enfant face à la menace de l'irruption des objets et des mœurs consuméristes produits par l'industrie mondiale. Pour cette partition, Philip Glass a collaboré avec des musiciens à travers le monde pour intégrer « des échos de l'Inde, de l'Afrique et de l'Amérique du Sud ».



à 23h45

Naqoyqatsi [Life as War]

Godfrey Reggio / Philip Glass – 1h29, États-Unis, 2002

En 2002, pour le dernier volet de sa trilogie, *Naqoyqatsi* («la vie comme guerre», en hopi), Godfrey Reggio pointe la guerre au quotidien que l'homme se voit contraint de faire, face à l'envahissante technologie qu'il a lui-même créée. Pour cela, il utilise les armes qu'il dénonce en faisant un usage intensif des techniques numériques de traitement des images, qu'il puise dans des archives scientifiques ou militaires, mais aussi dans des dessins animés ou des publicités. Par contraste, Philip Glass a décidé de ne recourir qu'à des timbres « naturels », notamment celui du violoncelle...

- précédé du café-ciné, à 18h
- séances introduites et présentées par Jean-Luc Clairet, journaliste
- pauses prévues entre les trois projections, avec petite restauration et boissons chaudes

du 16 janvier au 7 février au Kursaal

Exils

Un programme réalisé avec l'association Poursuivre pour voir les films autrement et prendre le temps de la réflexion. Les mardis, les films sont présentés et projetés le matin à 10h. On vous propose ensuite de revenir au Kursaal à 14h le même jour pour en faire l'analyse et en discuter ensemble (durée 2h – entrée libre).



lundi 16 janvier à 18h15 | mardi 17 à 10h & 16h30

La Traversée

Florence Miaillhe – 1h24, France, 2020
sortie en salle en septembre 2021

Un village pillé, une famille en fuite et deux enfants perdus sur les routes de l'exil... Kyona et Adriel tentent d'échapper à ceux qui les traquent pour rejoindre un pays au régime plus clément. Au cours d'un voyage initiatique qui les mènera de l'enfance à l'adolescence, ils traverseront de multiples épreuves, à la fois fantastiques et bien réelles pour atteindre leur destination.

Après s'être fait remarquer pour ses courts métrages en dessin, sable et peinture animée – *Au premier dimanche d'août* (2000) et *Conte de quartier* (2006) – Florence Miaillhe dévoile le fruit de près de douze ans de réflexion et trois ans de réalisation : son premier long métrage co-écrit avec Marie Desplechin, autrice de livres pour enfants. Ancré dans le temps indéfini de la légende, ce conte contemporain raconte le parcours migratoire de deux enfants d'est en ouest, à travers un continent imaginaire peuplé de cirques nomades, de forêts magiques, d'ogres et de Baba Yaga. Florence Miaillhe réinjecte de la couleur dans le parcours gris de ces enfants.
— Olivia Gesbert, *France Culture*

mardi 24 janvier à 10h | lundi 30 à 14h |
mardi 31 à 18h15

La Cour de Babel

Julie Bertuccelli – 1h29, France, 2013

Ils viennent d'arriver en France. Ils sont irlandais, serbes, brésiliens, tunisiens, chinois ou sénégalais... Pendant un an, Julie Bertuccelli a filmé les échanges, les conflits et les joies de ce groupe de collégiens âgés de 11 à 15 ans, réunis dans une même classe d'accueil pour apprendre le français.

« Comme nous à leur âge, Rama, Youssef ou Oksana vivent une période charnière où le corps change, où les pensées se bousculent, où les aspirations et les désirs s'entremêlent. Mais ils ne sont pas tout à fait comme nous. Leurs rêves d'avenir sont bien plus qu'une lubie passagère car ils sont tenus par une obligation de réussite. Quant au présent, certains le vivent parfois durement, à supporter la responsabilité du foyer familial parce qu'ils sont seuls à maîtriser leur nouvelle langue. Ils ont conscience que leur réalité n'est pas la même que celle de leurs camarades français de naissance. Malgré tout, ils sont mus par une force, un espoir et un courage exemplaires. Ce sont des héros. »
— Julie Bertuccelli



dimanche 29 janvier à 15h | mardi 31 à 10h |
jeudi 2 février à 17h | lundi 6 à 20h30

Limbo

Ben Sharrock – 1h46, Royaume-Uni, 2021
avec Amir El-Masry, Vikash Bhai,
Sidse Babett Knudsen
sortie en salle en mai 2022

Déboussolés, des demandeurs d'asile prennent leur mal en patience sur une île écossaise isolée où les traditions semblent pour le moins étranges.

Faire un film savoureux, poétique et touchant, sur le sort des réfugiés, tel est le pari remporté par le réalisateur écossais, Ben Sharrock, qui signe là son deuxième long métrage. Dans un esprit burlesque et graphique proche d'Aki Kaurismäki, *Limbo* dépeint le quotidien d'Omar et de ses camarades d'infortune sous l'angle de la fable. Nul apitoiement convenu ici, mais une suite de saynètes cocasses, parfois cruelles, où le laconique Omar se heurte à une réalité absurde. Qu'il soit en butte aux préjugés de certains habitants ou bien soutenu par une bénévole dévouée dispensant des cours surréalistes (l'inattendue Sidse Babett Knudsen, très loufoque), il apparaît toujours comme une personne incongrue, déplacée. Un exilé à l'intérieur de lui-même, aussi. C'est la qualité majeure du film : faire d'Omar un personnage à part entière, qui ne se réduit pas au statut de réfugié. Un homme en quête de sa propre identité, rongé par la culpabilité d'avoir laissé ses proches en pleine guerre. Entre lâcheté et courage, espoir et désillusion, le Pierrot lunaire oscille, incapable de jouer de son instrument, un oud qu'il transporte toujours avec lui. Il faut attendre la toute fin pour être récompensé. Mais brièvement, sans étalage aucun, à l'image de ce film toujours guidé par la dignité.
— Jacques Morice, *Télérama*



lundi 6 février à 18h15 | mardi 7 à 10h

Welcome

Philippe Lioret – 1h50, France, 2009
avec Vincent Lindon, Firat Ayverdi, Audrey Dana

Pour impressionner et reconquérir sa femme, Simon, maître nageur à la piscine de Calais, prend le risque d'aider en secret un jeune réfugié kurde qui veut traverser la Manche à la nage.

Personne, à l'époque, ne pouvait prévoir l'impact du film de Philippe Lioret. Autour de ses deux héros, Lioret filmait la « jungle » du Nord de la France. Il filmait le périple des migrants dans un camion, tête enfouie dans un sac en plastique afin d'éviter les flics, leurs chiens et leur petite tête chercheuse, cette « espionne du CO2 » détectant le moindre souffle suspect... On découvrait, aussi, l'article L 622-1, devenu fameux avec le film : cette loi menaçant de cinq ans d'emprisonnement et de 30 000 euros d'amende tout citoyen convaincu d'avoir aidé une personne en situation irrégulière. C'est ce qui arrivait au personnage interprété par Vincent Lindon : convoqué au commissariat, dénoncé par un de ces « bons Français » chez qui seul le paillason (sur lequel était écrit « Welcome ») semblait avoir gardé quelque chose d'humain... La polémique a injustement effacé les qualités romanesques de la mise en scène de Philippe Lioret. Intense et belle, elle reposait sur des moments d'émotion, comme dans ces vieux chefs-d'œuvre italiens où il suffisait qu'un gamin glisse sa main dans celle de son père humilié pour que l'espoir renaisse.
— *Télérama*

→ suivi d'une discussion et analyse, mardi 17 à 14h

→ suivi d'une discussion et analyse, mardi 24 à 14h

→ suivi d'une discussion et analyse, mardi 31 à 14h

→ suivi d'une discussion et analyse, mardi 7 à 14h

mardi 17 janvier à 20h | mercredi 18 janvier à 19h au Théâtre Ledoux

Ciné-spectacle

Tarif unique 13 € / enfant - de 12 ans 6 €



Buster

Mathieu Bauer, d'après *La Croisière du Navigator*, Donald Crisp, Buster Keaton et d'autres matériaux textuels et sonores - création 2019, 1h30

Le metteur en scène et musicien Mathieu Bauer crée un spectacle musical autour du génial « roi de la chute ». Le chef-d'œuvre muet *La Croisière du Navigator*, romance en haute mer à la fois hilarante et sentimentale, est passé au crible du regard passionné de Stéphane Goudet, historien du cinéma. Aux séquences parfois arrêtées, ralenties ou diffractées, répondent les ambiances sonores, les crescendos dramatiques et les envolées étourdissantes d'une partition inspirée par les musiques improvisées.

Dans cette échappée poétique signée Mathieu Bauer, la musique protéiforme de Sylvain Cartigny et le verbe éclairé de Stéphane Goudet célèbrent l'inventivité de Buster Keaton. La musique demeure omniprésente sans toutefois se fixer sur un mode d'expression (pop, jazz, répétitif). Le spectacle qu'elle irrigue est également irréductible à un genre. *Buster* ne relève pas du ciné-concert et pas davantage de la performance théâtrale ou de la conférence illustrée. C'est une création hybride et débridée.

— Pierre Gervasoni, *Le Monde*

→  **audiodescription en direct**,
mercredi 18 janvier à 19h.

mercredi 25 janvier à 14h15 | mardi 31 à 20h | mercredi 1^{er} février à 18h15 au Kursaal

Cinéokino

Un rendez-vous avec le cinéma allemand organisé en partenariat avec le département d'allemand de l'université de Franche-Comté et l'association pour le développement de l'allemand en France.



L'Âme sœur [Höhenfeuer]

Fredi M. Murer - 2h, Suisse, 1985
avec Thomas Nock, Johanna Lier, Dorothea Moritz
Léopard d'or - Festival de Locarno 1985

Quelque part dans une ferme des Alpes. Un couple vit avec ses deux enfants : leur garçon est né sourd-muet et leur fille, qui souhaite devenir enseignante, apprend à son frère à lire, écrire et compter. Une tendre complicité lie les deux enfants, isolés du reste du monde. À l'adolescence, le fils se révolte suite à une violente dispute avec son père et s'enfuit. Seule sa sœur est capable de le retrouver. Une nuit, elle le rejoint dans la montagne. Les deux enfants deviennent amants.

L'Âme sœur est le plus grand succès du cinéaste helvète Fredi M. Murer (*Zone grise*, *Vitus*) et incontestablement un chef-d'œuvre absolu du cinéma suisse. Près de quarante ans après sa sortie, le film

n'a rien perdu de sa puissance gutturale et tragique. Beau et troublant comme un poème lyrique, *L'Âme sœur* n'est pas un drame de la morale. Bien au contraire, il n'a que faire de celle-ci, préférant s'intéresser à la manière dont elle s'estompée face à la pulsion et à l'instinct humain. Dans un décor tellurique où cohabitent la douceur de la vallée et les angles escarpés des rochers, battu par le vent et où se font entendre quelques rares bruits d'une civilisation tenue à distance, Fredi M. Murer accorde le lyrisme de ses mouvements de caméra en brisant la ligne continue de ce récit frontal par un jeu de non-dits et de séquences interrompues de manière abrupte. Il crée ainsi une tension qui se répercute sur l'érotisme naturel des corps et de leurs amours : centre névralgique de cette parabole bâtie autour du tabou de l'inceste. Son refus de toute précaution comme de tout jugement en fait une œuvre naturaliste et sensuelle où la dualité des sentiments et l'ambiguïté des attirances mènent à la tragédie inéluctable mais libératrice.

— Xavier Leherpeur, *La Septième Obsession*

→ **présenté, mercredi 25 janvier, et suivi d'un débat, mardi 31, avec Ida Hekmat**,
maîtresse de conférences, département d'allemand de l'université de Franche-Comté
→ **précédé du café-ciné, mercredi 1^{er} février à 17h**

dimanche 29 janvier à 17h au Kursaal – entrée libre

Cinéma en région

De nombreux films sont tournés ou produits dans la région mais ne sont que très rarement diffusés dans les cinémas. Ces soirées régulières sont devenues précieuses pour les découvertes qu'elles nous réservent et les rencontres qu'elles permettent. Avec le soutien de l'Aparr, association des professionnels du cinéma et de l'audiovisuel en Bourgogne-Franche-Comté



Essaimons-nous

Laure Saint-Hillier – 1h14, France, 2022
production Imperfections are Beautiful

À la recherche d'autonomie et porté par un profond respect du vivant, un petit groupe de maraîchers en agriculture biologique de la région Bourgogne-Franche-Comté, réunis au sein d'un collectif informel d'échange de semences, décide de se lancer dans la vente de graines aux particuliers. Ainsi naît la Semencerie.

Essaimons-nous est un documentaire qui suit l'évolution d'une aventure collective dont l'objectif est d'échapper à la mainmise des grands groupes agro-industriels qui brevettent le vivant et le modifient pour ne mettre sur le marché que des graines hybrides et non reproductibles.

D'abord par une pratique basée sur le don et le troc entre maraîchers, le projet à visée commerciale va imposer un changement d'échelle et un nouveau rythme de production. Le petit groupe nourrit ce passage d'une profonde réflexion autour de ses choix philosophiques, éthiques et organisationnels... Le film suit donc le développement de cette aventure humaine ancrée dans le territoire, tout en donnant à voir de grands enjeux sociétaux : respect de la nature, qualité des aliments produits, cohérence des circuits de production, autonomie alimentaire. Par une approche sensible et plastique, le film aborde ces sujets en mêlant avec grâce cinéma direct et poésie.

→ suivi d'une rencontre avec Laure Saint-Hillier, réalisatrice

jeudi 2 février à 20h | lundi 6 à 16h30 au Kursaal

Acid Pop

L'Université populaire de l'ACID, association du cinéma indépendant pour sa diffusion, revient à Besançon.

Jeudi 2 février à 20h, soirée Acid Pop avec Nicolas Peduzzi, le réalisateur, en trois temps :
① Masterclass autour de la question de cinéma : « Quand la rencontre humaine devient rencontre cinématographique » (45 min).

Dans la foule d'âmes qui peuplent ce monde, survient parfois le coup de foudre et l'envie de filmer des êtres en particulier. Comment retranscrire à l'écran la richesse d'une personnalité et les multiples facettes qui composent des individus aux tempéraments parfois hors norme ? De la personne au personnage, comment honorer leur humanité ?

② Projection du film
③ Dialogue et débat avec le public



Ghost Song

Nicolas Peduzzi – 1h16, France, 2021
avec OMB Bloodbath, William Folzenlogen, Nate Nichols
sortie en salle en avril 2022

Houston, Texas. Alexandra, Will et Nate se débattent pour survivre dans une ville qui dévore les gens comme les rêves. Ex-chef de gang ou gosses de riches reniés, chacun affronte ses démons tandis qu'un ouragan approche. Ghost Song, c'est la promesse d'un nouvel élan de vie, entre musique, hallucinations et espoirs de rédemption.

C'est en tournant son précédent documentaire, *Southern Belle*, que Nicolas Peduzzi a fait la connaissance de certains des protagonistes de *Ghost Song* : Will, le cousin du personnage principal, ainsi que Bloodbath, une rappeuse du Third Ward, le quartier historique de la ville où est né le mouvement musical porté par DJ Screw. « J'ai commencé à les filmer parallèlement à *Southern Belle*. Ces personnages m'ont profondément touché malgré leurs carapaces et leurs attitudes qui pouvaient, au premier abord, laisser paraître quelque chose d'assez violent. » C'est de ces rencontres fortuites qu'est né *Ghost Song* : « Ils avaient tous les deux un rapport particulier à la musique. C'était pour eux une sorte d'échappatoire à leur vie et même une façon d'exister et de faire face aux fantômes de leurs passés, à leur exclusion. Pour moi, cette musique et la perte violente de leurs amis, la mort omniprésente à travers les gangs ou les addictions, étaient des événements qui surgissaient de cette ville ».

du 9 au 15 février à l'Espace

Vacances au cinéma

sur toutes les séances | tarif unique 3€

Allez hop, pour ces vacances on part en voyage. On parcourt la planète de long en large (avec un bilan carbone modéré) en faisant une halte à la Guadeloupe avec Vanille et Élise Kali afin de résister chaleureusement à ce petit vent d'hiver !



jeudi 9 février à 10h30 | dimanche 12 à 10h | mardi 14 à 10h30

Vive le vent d'hiver

5 courts métrages – 35 min, 2022

dès 3 ans

Le vent souffle, les premières neiges font leur apparition et chacun se prépare à accueillir l'hiver. Des rencontres inattendues et des amitiés extraordinaires auront lieu tout au long de cette saison... Un programme qui réchauffe les cœurs en plein hiver avec cinq films courts plébiscités en festivals et réalisés par les nouveaux talents de l'animation européenne (Bulgarie, Lettonie, Belgique, Pays-Bas, Russie...).



vendredi 10 février à 10h30 | lundi 13 à 10h30

La Balade de Babouchka

4 courts métrages – 52 min, Russie, 2006-2009

dès 3 ans

En route pour les aventures d'un rossignol tatar qui ne veut pas rester dans sa cage princière, de trois vieilles biquettes de la mer Noire qui montent la garde contre le loup, de l'ours sibérien qui nous dispense une leçon de zoologie fantaisiste, et de la renarde de l'Oural qui se repentira de vouloir croquer une fillette très dure à cuire. Quatre films russes issus d'une série intitulée *La Montagne des joyaux* dont l'ambition est d'inviter à la tolérance envers tous les peuples de cet immense pays !



samedi 11 février à 10h30 | dimanche 12 à 11h | mercredi 15 à 10h30

C'est magic! À la baguette!

Max Lang, Jan Lachauer, Jeroen Jaspaert – 55 min, Grande-Bretagne, 2012-2015

dès 4 ans

Pour la sympathique sorcière qui s'envole sur son balai, et le paisible Monsieur Bout-de-Bois qui décide d'aller courir de bon matin, le chemin ne sera pas de tout repos ! Commence alors, pour nos deux héros, une longue aventure parsemée d'embûches et de rencontres.

samedi 11 février à 14h30 | mardi 14 à 14h30

Yuku et la fleur de l'Himalaya

Arnaud Demuynck & Rémi Durin – 1h10, France, Belgique, Suisse, 2022

dès 5 ans

En haut des plus hautes montagnes de la terre vit une plante qui se nourrit de la plus parfaite lumière du soleil. Elle s'appelle... la fleur de l'Himalaya. Yuku quitte sa famille pour partir à la recherche de cette fleur à la lumière éternelle. Elle veut l'offrir à sa grand-mère qui a annoncé qu'elle devra bientôt partir avec la petite taupe aveugle dans les méandres de la terre. Mais pour la trouver, il y a un long voyage à parcourir, semé d'obstacles.



vendredi 10 février à 14h30 | mercredi 15 à 14h30

Vanille

Guillaume Lorin – 45 min, France, 2022

dès 6 ans

Petite parisienne fraîchement débarquée pour les vacances en Guadeloupe, île d'origine de sa maman, Vanille plonge dans une aventure teintée de mystère, à la rencontre de personnages pittoresques et d'une fleur magique. Voilà des vacances qui promettent d'être riches en rebondissements ! Précédé de deux courts métrages : *Kiko et les animaux* et *Ton français est parfait*.

→ Goûter musical avec Élise Kali

Vendredi 10 février, à l'heure du goûter et après le film *Vanille*, venez découvrir la Guadeloupe en musique avec Élise Kali, accordéoniste ! Un goûter antillais accompagnera ce moment festif. durée 1h – entrée libre





samedi 11 février à 16h | lundi 13 à 14h30

Le Château ambulant

Hayao Miyazaki – 2h, Japon, 2004

dès 8 ans

La jeune Sophie, âgée de 18 ans, travaille sans relâche dans la boutique de chapelier que tenait son père avant de mourir. Lors de l'une de ses rares sorties en ville, elle fait la connaissance de Hauru le Magicien. Celui-ci est extrêmement séduisant, mais n'a pas beaucoup de caractère... Se méprenant sur leur relation, une sorcière jette un épouvantable sort sur Sophie et la transforme en vieille femme de 90 ans. Accablée par sa nouvelle apparence, Sophie s'enfuit dans les montagnes et tombe sur la demeure de Hauru : son Château ambulant. Et si tout ceci n'était que le commencement d'une merveilleuse histoire ?

jeudi 9 février à 14h30 | mercredi 15 à 16h

Ombre et lumière, tout court

7 courts métrages – 50 min, France, 2007-2021

dès 9 / 10 ans

Un programme de sept courts qui passent, tour à tour, de l'ombre à la lumière, en affichant une grande diversité : des ambiances contrastées portées par des univers monochromes ou baignées de couleurs franches, des techniques d'animation qui vont du papier découpé au sable animé et des scénarios originaux, drôles ou sujets à réflexion... voire les deux. Ces sept films, avec leur lot d'émotions fortes et leurs belles traversées poétiques, ont de quoi étonner et rendre plus curieux encore nos jeunes spectateurs.

Les animations et l'atelier des Vacances

jeudi 9 février à 15h45 | mardi 14 à 15h45

Piletta Louise : une fiction radiophonique à écouter sous casque

dès 7 ans

Piletta, la jeune héroïne, part, en pleine nuit et en secret, à la recherche d'un remède miracle pour sauver sa grand-mère malade. Installés sur des coussins, laissez-vous porter par ce conte musical initiatique passionnant du Collectif Wow !
durée 1h – entrée libre, sur réservation

mercredi 15 février de 10h à 12h30 et de 13h30 à 17h

Ombres chinoises animées

dès 9 ans

En passant par toutes les étapes de la réalisation d'un film – écriture du scénario, story-board, création des personnages et des décors puis tournage – vous réaliserez un très court métrage d'animation en utilisant plusieurs matières différentes : papier, sable, branche... et surtout de la lumière. À l'issue de l'atelier, vous assisterez à la projection des courts métrages, *Ombre et lumière, tout court*.
durée 6h – 3€, sur réservation

Licences d'entrepreneur de spectacles
L-R 2021-006336/006340/006300/006460
Design graphique : Thomas Huot-Marchand
Directrice de la publication : Anne Tanguy
Rédaction : Jean-Michel Cretin, Stéphanie Bunod, Lauren Scabello.
Impression : L'imprimeur Simon, Ornans
Papier : Fedrigoni Arena rough natural 90g
Couverture : *Pierrot le fou* ©DR
4^e de couverture : *Vive le vent d'hier* ©Les films du préau

La Scène nationale de Besançon, Les 2 Scènes, est un établissement public de coopération culturelle. Elle est subventionnée par le ministère de la Culture – Direction régionale des affaires culturelles de Bourgogne-Franche-Comté (ainsi que dans le cadre du plan France Relance), la Région Bourgogne-Franche-Comté, le Département du Doubs et la Ville de Besançon, et bénéficie du soutien du CNC (Centre national du cinéma et de l'image animée), de l'Onda (Office national de diffusion artistique), de la SACD (Société des auteurs et compositeurs dramatiques), de la Sacem ainsi que du programme européen de coopération transfrontalière Interreg France-Suisse 2021-2027.

Ville de
Besançon

Soutenu par
MINISTÈRE
DE LA CULTURE



RÉGION
BOURGOGNE
FRANCHE
COMTÉ

Doubs
le Département

Centre national de la
cinématographie



Kursaal

Place du Théâtre
25000 Besançon

Espace

Place de l'Europe
25000 Besançon

www.les2scenes.fr | cinema@les2scenes.fr



Suivez-nous sur Facebook & Instagram @cinéma Les 2 Scènes